N° 14. (Ire ANNÉE.) 14 NOVEMBRE 1829.

L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFORÊT, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

CORRESPONDANCE.

Mon cher ami, je veux t'exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé en lisant ta correspondance avec nous. J'ai regretté, lorsque j'ai reçu ta première lettre, de n'avoir pas le tems de t'écrire, et de confier à d'autres le soin de ton *initiation*, qui, tu le sais, m'a toujours tenu au cœur; mais en chargeant B. de me remplacer près de toi, je savais que je vous ferais à l'un et à l'autre un cadeau, et d'ailleurs, je n'abdiquais pas ma paternité, je ne faisais que la partager.

Je remets pour toi, à M., qui te porte cette lettre, le travail de M. A. Comte (1) que tu as, je crois, lu autrefois, mais que tu as besoin de relire, à en juger par tes lettres; j'y joins *le nouveau christianisme* de Saint-Simon qui rectifiera l'impression que pourrait te faire le travail de M. Comte, et ta dernière lettre me prouve que ce nouveau christianisme te sera doublement nécessaire, puisque la *politique positive* te confirmerait dans l'objection que tu fais à la doctrine, de ne pas tenir compte des *sentimens* humains, et de réduire tout à des *calculs*.

En lisant le *Catéchisme des industriels*, rappelle-toi bien la distinction que Saint-Simon établit, dans la préface qu'il y a mise, entre le point de vue d'Aristote et celui de Platon, afin de ne pas prendre l'ouvrage de M. Comte pour *l'ensemble* de la doctrine; cela te sera facile à saisir quand tu verras qu'il n'y est pas question de *morale*, que les hommes doués de vives *sympathies* y sont toujours subordonnés aux *calculateurs*, que les beaux-arts y sont traités comme les esclaves de la science, enfin que les mots religion, Dieu, n'y sont pas prononcés, et qu'on n'y trouve pas un seul de ces accens qui vont à l'ame.

Mais je t'envoie ce livre pour déblayer, par l'arme du *raisonnement*, les préjugés historiques qui t'arrêtent aujourd'hui, pour te faire envisager le passé sous son véritable jour, pour fixer ton attention sur les faits généraux au moyen desquels on peut formuler la loi de développement de l'humanité, depuis l'antiquité la plus barbare, jusqu'à la civilisation la plus parfectionnée qu'il nous soit possible aujourd'hui de *concevoir*.

Sans entrer dans la réfutation spéciale des différens points soulevés dans ta lettre (elle est d'ailleurs en ce moment dans les mains de B.), je veux te faire une observation générale qui, je l'espère, sera utile.

Tu as fait déjà une *foule* de questions sur un nombre *considérable* d'objets *divers*; tu as eu des réponses et tu vas en avoir encore, dans lesquelles tu as trouvé et tu trouveras beaucoup d'idées qui contrarieront les tiennes; il ne te sera pas difficile, si tu *réfléchis* un instant à ces élémens *épars* de discussion, de concevoir qu'un même principe leur a donné naissance, qu'ils se rattachent tous à une idée générale qui est leur synthèse, qu'ils sont les enfans d'une même famille : et tu sens que ce principe, une fois découvert par toi, ce serait lui qu'il faudrait combattre directement, ou embrasser, en suivant alors logiquement ses conséquences. C'est même le seul moyen de ne pas se noyer dans l'examen d'une foule de faits *secondaires*, qui doivent tous, il est vrai, recevoir leur explication du principe même, et par conséquent le justifier, mais qui n'ont de valeur, qu'autant qu'on les rattache à une même loi, qu'autant qu'on les considère comme des termes d'une série dont on connaît la loi, la *raison*. Ainsi, pour apprendre l'astronomie depuis Newton, le moyen le plus simple serait, sans doute, pour l'homme qui ne serait pas plus avancé que les prédécesseurs de Kepler et de Galilée, de chercher d'abord à comprendre le principe auquel Newton ramène tous les phénomènes du système astronomique, pour *vérifier* ensuite si cette grande *hypothèse* est confirmée par *l'observation*. Que si l'on voulait discuter sur chaque observation, avant de savoir par quelle loi Newton les lie, on arriverait peut-être à concevoir un jour ce lien, mais du moins serait-ce avec une peine infinie que l'on parviendrait à ce résultat. Si tu n'as pas cherché à te rendre compte encore, quant à nous, de ce principe dont je te parle, occupe toi dans ce moment de porter ton attention sur cet important objet; l'ouvrage de M. Comte te sera très-utile pour cela : mais je vais ajouter quelques mots pour aider tes réflexions.

1° Tout le passé nous paraît pouvoir être conçu comme *préparatoire* et toujours *progressif* par rapport à l'avenir.

2° Il se décompose à nos yeux en époques distinctes, que nous nommons *organiques* et *critiques*, et que l'on pourrait également appeler *attractives* et *répulsives*; dans les unes, tous les efforts tendent vers *l'union* sociale, dans les autres vers la *décomposition sociale* en individualités; les noms d'époques *synthétiques* et d'époques *analytiques* leur conviendraient encore.

3° Le progrès a été constaté, d'une époque à l'autre ...

(1) *Système de politique positive*, 3e cahier, ou Catéchisme des industriels, par Auguste Comte, élève de Saint-Simon — Chez Mesnier, place de la Bourse, n° 3.

décroissance constante de l'exploitation *de l'homme par l'homme* (anthropophagie, esclavage, servage, domesticité) et par la croissance correspondante de l'exploitation de *la nature par l'homme.*

4° L'humanité peut s'étudier de deux manières, soit par l'enchaînement des fait du passé, formant des séries régulières non interrompues, dans lesquelles chaque terme serait bien engendré par celui qui le précède, et pere de celui qui le suit; soit par l'observation des peuples qui couvrent en ce moment le globe, et qui étant à différens degrés de civilisation, reproduisent les mêmes séries

5° Les trois aspects généraux sous lesquels on doit étudier l'espèce dans son développement progressif, sont les *sentimens* qui l'animaient aux différentes epoques, les *connaissances* qu'elle possédait, et les *richesses* qu'elle avait acquises; c'est-à-dire ses progrès *moraux*, *intellectuels* et *industriels;* en d'autres termes, on doit rechercher comment les passions *haineuses* ont sans cesse tendu à disparaître, et comment *l'ignorance* et *la misère* des masses ont constamment diminué, sous l'empire d'une *association* de plus en plus intime et étendue.

Tu dois comprendre la nécessité de faire, avant toutes choses, la grande classification des époques organiques et critiques, si l'on ne veut pas prendre des faits *rétrogrades* pour des faits *progressifs*, et réciproquement, ou bien si l'on veut éviter de confondre des principes *d'ordre* avec des principes *d'anarchie.*

La série qui nous paraît la plus facile à étudier est la série depuis les juifs jusqu'à nous, en y joignant (comme l'ont indiqué les chrétiens par ce qu'on appelle *la vocation de gentils*) la civilisation grecque et romaine, ce qui nous permet d'observer les institutions politiques correspondantes au dogme du *polythéisme*, et celles qui accompagnent les diverses phases du développement du *monothéisme.*

Le point sur lequel je t'engage le plus à méditer, parce que c'est celui où tes connaissances historiques t'aideront, je crois, le plus, est celui-ci. Lorsque les vieux républicains de Rome voyaient, dans l'empire, la mort de la patrie, lorsque le patriciat commençait à s'avilir, que le sacerdoce payen perdait chaque jour son influence, que d'insolens affranchis, des chevaliers, sangsues du peuple, levaient une tête orgueilleuse; lorsqu'à l'amour de la patrie succédait l'amour des plaisirs et *l'égoïsme*, lorsqu'on ne voyait plus de *héros*, mais des Lucullu., mais de *Vierges*, mais des Messaline; Rome était, nous dit-on, en *décadence*, et le règne d'Auguste lui-même, malgré son éclat, justifie assez cette appréciation historique. Depuis trois siècles l'Europe présente un spectacle semblable (je dis semblable quant au fond, la forme est différente); nous avons eu, et nous avons encore nos Catons qui pleurent notre vieille monarchie (le *comte* de Boulainvilliers, le *duc* de St. Simon, le *comte* Demaistre, le *comte* Montlosier), notre noblesse est morte; notre clergé a perdu, et sa puissance temporelle par la vente de ses biens, et son influence spirituelle par les attaques du protestantisme, du gallicanisme, et surtout de ce qu'on nomme la *philosophie*; aux nobles barons du moyen âge ont succédé des nobles oisifs, des Turcarets; nous avons eu les plaisirs de la régence, les petits soupers des Mécenes de Louis XV, les turpitudes des continuateurs d'Horace, de Tibulle, de Catulle, de Juvénal, d'Ovide etc. Les chevaliers romains ont été les patrons de nos hommes de finances; nos vierges chrétiennes ne sont plus entrées au couvent, elles sont moutées sur le théâtre, car il leur faut des émotions fortes; d'autres ne se sont pas élevées si haut, elles sont restées dans la fange où Messaline cherchait ses amans, et les images de *Marie* sont descendues plus bas encore que les filles de *Vénus.*

Je t'indique ici des analogies que je t'invite à suivre par tes propres réflexions: quand tu l'auras fait, rappelle-toi qu'un homme obscur, sorti d'un pays presque aussi obscur que lui, un homme dont plusieurs écrivains, ses contemporains, ne prononcent pas même le nom, est venu, bouleversant encore tous ces débris corrompus de l'empire, poser la première pierre de cette église immense, la base de cette société *pacifique* où devait bientôt entrer toute la race européenne. Bientôt aussi devaient venir à sa suite de nouveaux *héros*, dévoués à la grande patrie, mourant pleins d'espérances pour elle; *l'égoïsme*, qui paraissait avoir *vaincu le monde*, l'avoir réduit en esclavage, devait être *martyrisé* par eux; les femmes, plongées dans l'avilissement où les Anacréon de l'empire les avaient entraînées, allaient bientôt reprendre, par la vertu, leur empire sur les cœurs; et la chevalerie, *dernière transaction de la loi d'amour avec la loi de crainte*, leur éleva un trône, tandis que l'église ouvrait un asile à leurs ames passionnées.

Alors se présenteront à tes yeux deux sociétés rivales *en principe*, et vivant *provisoirement* dans une fraternité apparente, *l'église* et *l'état*, la paix et la guerre, les prêtres et les guerriers. L'une, essentiellement progressive, *prépare* pour l'avenir le dogme, presque généralement admis aujourd'hui, des *récompenses suivant les œuvres*, l'autre conserve encore le dogme de l'antiquité, le dogme des *Castes;* et les fonctions politiques, la puissance sont l'apanage d'une *naissance* illustre, comme le servage est encore le lot *du fils* de l'esclave; la féodalité compte encore des vainqueurs et des vaincus, quand l'église n'a plus que des frères.

Je n'ai pas l'intention de te faire un tableau complet du passé; mais je voudrais appeler ton attention (afin d'éviter beaucoup de discussions) sur les caractères *généraux* du développement de l'humanité, depuis Socrate et Moïse jusqu'à nous, de manière à te faire comprendre le nom d'époques *organiques* que nous donnons à l'époque juive, aux tems de la république romaine et au moyen age, et celui d'époques *critiques* appliqué à la dissolution de l'empire romain et de la monarchie féodale. La désignation des mêmes époques par les noms de *religieuses* et d'*irréligieuses* te fera sentir la nécessité *scientifique* de cette division; car tu sais qu'il faut, autant que possible, comparer des faits homogènes, et que l'analogie est un grand moyen de coordination; or la société, sous l'empire d'une foi religieuse, chrétienne, juive ou païenne, présente un aspect qui n'est que l'application de la croyance; de même lorsque règnent des dogmes d'athéisme, de scepticisme, la société doit offrir un spectacle tout particulier, dans lequel toutes les vieilles croyances qui servaient

autrefois de liens sont attaqués, détruites, pour préparer la venue de croyances plus vives, plus larges, plus liantes, plus unitaires.

Cherche donc à concevoir comment les dogmes juifs, après avoir maintenu long-tems cette société compacte, ont été attaqués par des *réformateurs*, sous les noms d'Esséniens, de Saducéens, d'Hérodiens, etc.; comment, à peu près à la même époque, toutes les divinités de l'olympe sont tombées aux pieds des sophistes, écrasés eux-mêmes par Socrate, Aristote et Platon; ensuite tu verras une doctrine nouvelle, née au sein des disputes juives, faire cesser peu à peu celles d'Alexandrie, et réunir toute l'aristocratie intellectuelle sous une même bannière, celle du Christ. Alors commence vraiment pour l'humanité, et surtout pour la race européenne, une ère nouvelle; et Constantin, dernier représentant de la puissance de Rome, de celle du glaive, se retire devant la houlette pacifique, et va régner sur la partie du monde qui pouvait, qui devait supporter long-tems encore le poids d'une autocratie militaire que Mahomet est venu continuer.

En ce moment commence une époque historique, que les préjugés de notre siècle nous ont fait, en général, bien mal étudier; je me suis cependant aperçu avec plaisir que, brisant les lisières voltairiennes, tu as jeté attentivement les yeux sur ces tems de *barbarie*, dont on nous parle si peu et si mal dans nos études classiques; le moyen âge t'a paru une vaste carrière d'études, et je te félicite d'être sorti de ces deux siècles de Rome et de la Grèce, qui, joints à l'histoire de notre monarchie depuis Henri IV, forment ordinairement le léger bagage historique dont on nous charge dans les colléges. Ces siècles de *ténèbres*, par dessus lesquels nous sautons avec tant de complaisance, ces prêtres, qui couvraient alors d'une profonde *obscurité* des sociétés naguères resplendissantes des plus vives lumières; cette hiérarchie militaire qui s'élevait sur les ruines de la *liberté* romaine, tout cela te tourmente, et tu commences à ne plus regarder comme articles de foi ce que nous a transmis le dix-huitième siècle sur ses aïeux. Reprends donc la suite des idées que je t'exposais tout-à-l'heure; vois l'Eglise, poursuivant d'abord avec ardeur l'œuvre de la *propagation* de sa doctrine, s'occupant sans relâche de l'*élaboration* d'un dogme qui devait comprendre tous les détails de l'activité morale de l'homme, prendre chaque jour une importance plus grande dans la direction des affaires humaines, à mesure qu'elle appliquait avec plus de zèle dans son sein les préceptes de son fondateur, à mesure qu'elle mettait en pratique ce dogme de la *récompense suivant les œuvres*, dont je te parlais tout-à-l'heure, et qu'elle faisait ainsi, par l'aristocratie des *talens*, la guerre à l'aristocratie de la *naissance*. Et cependant, le patriciat romain n'était pas mort en entier; les sociétés européennes se ressentaient encore de l'organisation romaine; Constantin, en quittant l'occident, y avait laissé, vivans encore, les souvenirs du droit de conquête; l'esclavage était toujours la loi politique, et c'était beaucoup alors, pour le successeur de saint Pierre, de pouvoir *transiger* avec celui de César; c'est ce que fit l'Eglise avec une habileté devant laquelle les diplomates de nos jours doivent paraître bien petits; mais elle avait pour elle un secret qu'elle perdit bientôt elle-même; l'amour du pauvre, de l'esclave, qu'elle savait élever jusqu'au trône pontifical, lorsque l'*esprit saint* brillait sur sa tête; ses transactions se changeaient peu à peu en hommages intéressés, jusqu'à ce qu'elle fût, dans toute la rigueur du terme, *à la suite* du pouvoir temporel, cherchant en lui son appui contre des attaques qui n'avaient pas d'autres causes que l'oubli de sa mission pacifique, que la négligence qu'elle mettait à suivre l'ordre que lui avait donné Jésus d'*enseigner* le monde, que les souillures qu'elle contractait en mettant la parole d'amour et de vérité au service de ce monde que Jésus avait vaincu, c'est-à-dire au service de César.

Alors viennent de nouveaux Esséniens et Saducéens, qui précèdent de bien peu de tems des philosophes sceptiques, épicuriens, spiritualistes, matérialistes, éclectiques, etc. Alors des chants profanes commencent à étouffer les prières de l'Eglise, de nouveaux cirques sont ouverts, et les augures du christianisme ne peuvent plus se regarder sans rire.

Laisse pour un instant, mon cher P., la question pour laquelle tu m'avais écrit, et qui a fait le sujet de ta correspondance avec B.; tu dois voir par ta dernière lettre l'inconvénient qu'il y aurait à vouloir aller plus loin avant de nous entendre sur les bases de nos appréciations historiques, sur la méthode que nous employons pour porter la lumière dans le labyrinthe des siècles passés. Quand nous n'aurons plus avec toi qu'à faire rentrer dans une loi générale, admise par toi et par nous, des faits que tu ne pourrais pas classer dans l'enchaînement historique, dont cette loi est la formule, nous ne craindrons plus de nous égarer, ni l'un ni l'autre, dans une foule de discussions de détail qui nous feraient perdre aujourd'hui de vue la marche générale de l'humanité.

J'ai besoin d'ajouter encore quelques mots sur le moyen âge, pour te mettre parfaitement d'aplomb sur notre manière d'envisager cette époque. Son caractère saillant pour nous, je te l'ai déjà indiqué, c'est la division des pouvoirs en *spirituel* et *temporel*, non pas parce que l'*esprit* et le *corps*, l'*avenir* et le *présent*, la *religion* et la *politique*, l'*église* et l'*état*, doivent être séparés et isolés l'un de l'autre, mais parce que la société spirituelle était un *essai*, encore informe, il est vrai, d'association *pacifique*, et que la société temporelle était un *reste* décrépit des associations *guerrières* de l'antiquité, la première menant sans cesse, à *ciel ouvert* ou souterrainement, la seconde. Jusqu'alors les hommes à sympathies généreuses avaient bien été aussi prêtres ou guerriers, quelquefois l'un et l'autre; mais à ces deux titres, ils prêchaient et faisaient *la guerre*, aimaient le sang, le carnage; les chrétiens prêchaient *la paix*, l'Eglise proclama son horreur pour le sang: aussi la division tranchée entre les deux pouvoirs, entre les prêtres et les guerriers, n'a-t-elle jamais existé jusqu'au catholicisme, et cette division seule serait un presage certain de l'avenir *pacifique* réservé à l'humanité.

Je ne crois pas devoir longuement m'occuper des objections que l'on pourrait faire à l'idée qui précède, en citant des faits, même assez nombreux, où l'on voit l'église tremper, pour ainsi dire, ses mains dans le sang; il suffit de ne pas être aveuglé par les passions haineuses que la politique quotidienne entretient, pour faire la part du tems où cette *théorie* de paix s'est produite, et comprendre facilement que son *application* parfaite était impossible dans des sociétés toutes guerrières, au milieu d'hommes qui abandonnaient à peine les espérances d'une vie future où l'on s'abreuvait de sang dans le crâne de l'ennemi. Ces critiques sont le plus bel éloge, d'ailleurs, que l'on puisse faire de la doctrine du Christ, puisque c'est comme si l'on reprochait à son église de n'avoir pas été assez chrétienne; mais l'important est de savoir qui a jamais été plus chrétien que l'église, et ceci me paraît une forme d'argumentation d'autant meilleure qu'elle permet de prouver facilement, non seulement aux catholiques de nos jours, mais à toutes les sectes protestantes,

qu'ils ne marchent pas dans les voies qui leur ont été tracées par le Dieu qu'ils adorent, et que Jésus leur a ouvertes.

Cette division de pouvoirs, innovation sublime, ne doit être cependant, comme tu dois le voir, qu'un fait provisoire; on ne saurait la considérer que comme une nécessité d'un âge de l'humanité, pendant lequel la *force* exerçait encore un grand empire, et j'entends par le mot *la force*, l'exploitation de l'homme par l'homme; en d'autres termes, il a pu y avoir une doctrine religieuse et une doctrine politique, tant que la religion prêchait la paix, et la politique la guerre; tant que les prêtres disaient aux individus et aux peuples qu'ils étaient *frères*, et que les diplomates, publicistes, guerriers, leur apprenaient encore à se traiter en *ennemis;* enfin, pour me servir d'une forme chrétienne, tant que le diable fut en lutte contre Dieu; c'est assez te dire que nous marchons vers l'*unité* de doctrine et de pouvoirs, vers le règne de Dieu que Jésus-Christ nous a promis, et que les chrétiens demandent depuis dix-huit siècles.

Adieu mon ami, etc. P. E.

L'INDUSTRIEL DE GRAND CHEMIN. — LES ACTIONNAIRES.

Dans un tems où, à defaut de mieux, les mots font fortune, un théâtre des boulevarts voulut avoir son *Tartufe*. Mais la censure, jugeant sans doute que c était bien assez, pour nous guérir de l hypocrisie, des *tartufes* qui ont des droits acquis sur les divers theatres royaux, refusa de laisser jouer la pièce sous ce titre. Forcés alors d en chercher un nouveau qui exprimât aussi energiquement que possible la pensée première de l auteur; qui pût conserver sur l affiche, au héros, ses traits repoussans, les entrepreneurs, chargés de divertir le public qui voit un *événement* dans l apparition d'un mélodrame, ne crurent pouvoir mieux faire que de substituer *l industriel* au *tartufe de grand chemin*. On ne dit pas que, cette fois, la censure ait trouvé à redire; on soupçonne même qu'elle accueillit d'autant plus volontiers la *substitution*, que la *Gazette de France*, avec qui elle n'est pas sans quelques intelligences, s'efforçait dans le même moment de fletrir le travail comme l'antique apanage des Ilotes.

L'opinion publique, du moins, qui est représentée en très-grande partie par les *industriels*, en même tems qu'elle est exploitée par des *industrieux*, l opinion publique a-t-elle vivement protesté contre l affront fait aux classes productives? A-t-on lu quelque réclamation à cet égard dans les nombreuses feuilles qui se piquent de defendre la cause populaire, et qui vivent, sinon des libéralités, du moins du liberalisme des comptoirs et des boutiques, dont la *crédulité* fait bien toute la science et toute la philantropie de leurs nouveaux guides spirituels? Des soins plus importans absorbent le zèle des journalistes constitutionnels. Les littérateurs combattent à outrance pour ou contre les vieilles règles de l'école, pour Aristote ou pour Shakespeare. Les publicistes s'occupent infatigablement des intrigues d'antichambre, des bruits de salons, voire de la structure d'un banc dont la disposition doit influer considérablement sur les destinées de la France, et partant sur celles de l'humanité. On conçoit que, obligés de porter ainsi quotidiennement leur attention et leur sollicitude vers les plus hautes régions, ils ne se soient pas aperçus de l'insulte faite à la gent laborieuse et obscure (1), dans laquelle ils recrutent pourtant une bonne partie de leurs abonnés.

(1) Un journal très-libéral, le *Courrier Français*, gourmandant, il y a peu de jours, un prélat, à raison de ses menées politiques, lui adressait, entre autres reproches, celui d'être ne dans une *classe obscure*.

Autre mésaventure pour les industriels: pendant que le parti rétrograde essayait de les stigmatiser en les faisant descendre en droite ligne des esclaves de Lacédémone, et qu'un arrangeur de mélodrame s'entendait avec la censure pour les assimiler, au moyen d'une nouvelle synonymie, à des explorateurs de grand chemin, un vaudevilliste les livrait impitoyablement à la risée des habitués du Gymnase, dans *les Actionnaires*. Mais, dit-on, ce dernier trait était mérité, et les mœurs, ou plutôt les travers, peints par M. Scribe, n'ont que trop de realité. Qui en doute? qui le conteste? Il s'agit seulement de savoir si la satire dramatique, telle que l'a conçue cet écrivain, peut produire, chez les industriels, assez d'effet moral pour les amener à résipiscence, pour les guérir des vices qu'on signale en eux. Or, sous ce rapport, les *actionnaires* serviront plutôt à compléter l'apprentissage de quelques fripons, qu'à les corriger; et l'on se demande en sortant du spectacle, quand vient le moment de gémir de l'immoralité dont on a tant ri, où sont la cause et le remède qu'il serait si important de connaître. Les fournisseurs littéraires des théâtres ont bien autre chose à faire que de songer à les indiquer, à les faire seulement pressentir le moins du monde: une bonne recette, assaisonnée de quelques claquemens de mains, voilà le digne objet de leurs vœux; et la morale, aussi bien que la gloire, se résolvent pour eux en *industrie*, dans le sens qu'ils attachent eux-mêmes à ce mot, lorsqu'ils en font le sujet des spéculations de leur verve satirique.

Nous avons reconnu nous-mêmes et vivement déploré tout ce que la société offre aujourd hui d'affligeant dans son activite matérielle. Mais pour réformer les industriels, nous n'avons pas cherché à les présenter comme atteints d'un mal organique et incurable, comme finasseurs et artificieux par essence, ainsi que le font étourdiment force écrivains libéraux, échos involontaires des hommes qui condamnent le travail à un éternel opprobre. Loin de là, après avoir établi que les catastrophes du commerce et la ruine des familles provenaient de cette concurrence, aveugle, acharnée, si chère à ces mêmes auteurs qui en traduisent les résultats sur la scène, nous avons dit que là où il ne suffisait pas d'être loyal et laborieux, d'avoir de l'ordre et de l'habileté, pour vivre honorablement, il était inévitable que la fraude et l'intrigue fussent mises en jeu pour obtenir ce qu'une société désordonnée refusait au travail et à la bonne foi; (1) et nous en avons conclu qu'il fallait à l'industrie une nouvelle organisation, sous les auspices d'une doctrine générale, pour remplir la *noble* mission et pour monter au rang qui lui sont réservés dans l'avenir. Mais afin de hâter cette exaltation, et de faciliter les voies à la doctrine qui l'annonce et la prépare, il serait bon que le public des travailleurs, qui domine au théâtre comme ailleurs, demandât compte aux vaudevillistes de la moralité de leurs pièces, et qu'il fit justice des méchantes plaisanteries qui retombent en définitive sur lui, quoiqu'il n'en soit qu'indirectement l'objet. En effet, si ces messieurs se trouvaient un jour réduits aux applaudissemens des oisifs et à un auditoire de capitalistes, le soin de leur renommée et de leur bourse également compromises par le vide des stalles et des banquettes, aurait bientôt enlevé aux *actionnaires* la protection de leur muse.

P. M. L.

(1) Voy. le n. 4 de l'*Organisateur*.